Récit et argumentation, interactions, lieux et dispositifs sociaux

Marc Marti

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/narratologie/7771>

DOI: 10.4000/narratologie.7771

ISSN: 1765-307X

Publisher

LIRCES

Electronic reference

Marc Marti, « Récit et argumentation, interactions, lieux et dispositifs sociaux », *Cahiers de Narratologie* [Online], 32 | 2017, Online since 21 December 2017, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/7771> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.7771>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Récit et argumentation, interactions, lieux et dispositifs sociaux

Marc Marti

Présentation des axes et de la problématique

- 1 Les relations du récit avec l'argumentation sont anciennes et remontent aux origines de la littérature et des arts oratoires. En premier lieu, les approches théoriques tendent soit à subordonner le récit à l'argumentation, soit à considérer que « l'argumentation ne viendrait qu'en appui de la description des faits » (Charaudeau, 1998). Cette première opposition entre les tenants du « tout logique » et ceux du « tout narratif » en sous-tend une autre. En effet, une distinction a souvent été établie entre une argumentation directe, qui relèverait du non-narratif, de la logique et de l'ethos, et une argumentation indirecte, qui relèverait du narratif, du subjectif et du pathos. Cette distinction est sous-jacente dans le travail de Christian Salmon sur le storytelling, dont la pratique est renvoyée aux domaines des émotions et de la « fictionnalisation » du réel, (Salmon, 2007, 38-39). Cette distinction a souvent donné lieu à la condamnation du récit, d'une argumentation qui ne dirait pas son nom et s'appuierait sur le pathos.
- 2 Cependant, comme le remarque Raphaël Baroni (2013, 18), « certes, l'intrigue est commerciale, et elle peut offrir un levier argumentatif dont il faut parfois se méfier ; certes, elle paraît artificielle lorsqu'elle donne l'illusion de recréer l'actualité d'un événement passé pour en augmenter le pathos. Mais l'intrigue et le suspense peuvent aussi se loger au cœur du quotidien, lorsque les événements restent encore ouverts sur les virtualités de l'histoire à venir. Dans une telle situation, suspense et éthique convergent et finissent par devenir indissociables : sans virtualités, sans craintes et sans espoirs, l'action responsable (encore moins l'action « héroïque ») est tout simplement impensable ». Cette réflexion sur la littérature pourrait être étendue au champ scientifique. On peut par exemple penser à l'expérience menée sur le récit

historique par Anthony Rowley et Fabrice d'Almeida qui proposent, à titre expérimental, de « refaire l'histoire », en construisant à partir d'un événement contrefactuel quelques uchronies narratives qui éclairent sous un jour nouveau le récit historiographique classique (Rowley ; D'Almeida, 2011). Dans cette optique et au-delà du domaine de l'histoire, Marta Spranzi Zuber remarque que la fonction explicative du récit reste une constante dans la pratique de toutes les sciences, en particulier lorsqu'on interroge la causalité, « les récits [...] sont souvent considérés comme explicatifs des événements auxquels ils conduisent, au moins au(x) sens pragmatique(s) où ils sont acceptés comme des réponses adéquates à la question “pourquoi x a-t-il eu lieu” ; en d'autres termes, ils nous procurent une compréhension du phénomène qui constitue “leur fin naturelle” » (Spranzi Zuber, 1998, 47).

3 A partir de ces éléments, quatre axes de réflexion sont proposés :

4 1. Les interactions du récit et de l'argumentation

Dans une perspective générale, quelles constructions de sens autorisent l'irruption de la narration dans l'argumentation et/ou l'argumentation narrative ? Comment raconte-t-on en argumentant et comment argumente-t-on en racontant ? Le récit est-il condamné à rester du côté du pathos et toute argumentation relève-t-elle uniquement de l'ethos ? Plus spécifiquement, eu égard aux séminaires précédents ayant réuni les laboratoires LIRCES et I3M sur le storytelling, il s'agit de savoir si cette forme représente un usage majeur du récit dans les médias ou s'il en est une pratique limite.

5 2. Les lieux de l'argumentation

Quels sont les lieux à partir desquels se déploient les approches argumentatives et narratives ? Des contributions sur les pratiques discursives issues de différentes sphères sociales et institutionnelles pourront être présentées, comme par exemple sur les sciences et les techniques et leur rapport avec la narration, sous forme de rapports, d'enquête, d'aide à la décision, dans les domaines du climat, du risque, etc. Un questionnement du même type pourrait être engagé sur des topoï tels que la famille, les organisations marchandes, les leaders et mouvements politiques, les médias traditionnels et numériques.

6 3. Les dispositifs, les techniques et les usages de l'argumentation

Interroger les interactions et les lieux de l'argumentation narrative peut nous conduire à un questionnement sur l'articulation des techniques et des usages à un dispositif que l'on pourrait qualifier de socio-langagier. Quelle valeur sociale est accordée aux formes discursives de l'argumentation, de la narration ? Peut-on parler d'un antagonisme de la narration et de l'argumentation voire d'une lutte pour la prépondérance d'une forme discursive sur une autre dans l'utilisation éducative, scientifique, performative ou politique du récit et de l'argumentation qui vise leur institutionnalisation ? Quelle « organisation discursive » pour quel espace public ? En d'autres termes, quels sont les enjeux, les techniques, les stratégies, et les publics visés (dont il s'agirait encore de prescrire les usages) d'une articulation du récit et de l'argumentation dans une ambition de construction sociale du sens ?

7 4. La formation à l'argumentation

Comment est organisée la formation scolaire, universitaire aux techniques argumentatives et/ou aux pratiques narratives ? En quel sens narration et argumentation peuvent-elles alors faire l'objet d'une appropriation culturelle par les (futurs) citoyens ? Comment distinguer et concilier ce ferment de la rationalité occidentale qu'est le bon usage de l'argumentation dans les débats publics et une

approche narrative accessible et « maîtrisable » par un public plus large ? Parlera-t-on d'éducation, d'apprentissage ou d'accompagnement vers l'exposition et l'expression de soi dans l'espace public ?

Présentation des contributions du numéro

- 8 Le présent numéro reprend une partie des interventions du séminaire qui s'est déroulé à l'université de Nice et co-organisé par les unités de recherche CRHI, I3DL, I3M et LIRCES, avec la participation de l'École des Mines Paris Tech/Sophia entre 2015 et 2017 sur le sujet « Récit et argumentation », à partir de la problématique que nous venons d'exposer. Les textes sont répartis selon trois axes.
- 9 Le premier axe, intitulé « Lieux et fonctions sociales du récit et de l'argumentation », regroupe trois textes. Ces derniers se concentrent sur l'étude des lieux de l'argumentation et la fonction sociale et/ou politique exercée par les récits argumentatifs. L'article cosigné par Sébastien Travadel, Claire Parizel, Aurélien Portelli et Franck Guarnieri est d'abord la concrétisation du premier travail de coopération scientifique entre le LIRCES et l'école des Mines Paris Tech pour des recherches en SHS sur le récit. Dans cette étude, la question du lieu, qui englobe l'institution et ses espaces productifs, est absolument essentielle. En effet, « le Service de Protection contre les Radiations (S.P.R.) du centre CEA Marcoule élabore la première doctrine de radioprotection en milieu industriel, au fur et à mesure du développement du site à partir de 1955 ». Ce discours, radicalement nouveau en raison de son objet totalement inédit en milieu industriel, était aussi étroitement lié à la recherche scientifique sur le sujet, peu à même de produire spontanément un récit qui puisse circuler parmi les travailleurs qui devaient mettre en application les consignes de radioprotection. L'argumentation sur la nécessité et la pertinence des gestes de sécurité s'est ainsi accompagnée de la diffusion de supports de communication, notamment des affiches créées par Jacques Castan, dessinateur projeteur au S.P.R. Comme le montre l'article, « la portée des œuvres de Castan dépasse toutefois les messages doctrinaux du S.P.R. : l'interdépendance du texte et de l'image provoque une circulation dans l'espace de l'affiche, qui en appelle directement à l'expérience vécue par l'observateur pour découvrir des significations d'un autre ordre ». Reprenant la méthode de l'iconologie panofskienne, les auteur.e.s montrent comment la narrativité des affiches transmet l'imaginaire du S.P.R., alors en plein développement. Les images produites sont ainsi au cœur d'un dispositif de socialisation, de construction commune du sens, au sein même de l'entreprise, dans le but de créer une culture commune de la sécurité.
- 10 Dans l'article de Céline Masoni Lacroix, les lieux de l'argumentation sont aussi essentiels, il s'agit de ceux de la production fanique actuelle (blogs, archives, sites spécialisés, etc.). L'analyse porte sur la façon dont celle-ci s'articule avec les pratiques narratives, en les mettant à distance et en les commentant. Les récits de fans sont ainsi des formes de réappropriation de fictions narratives originelles, qui conforment une manière de lire ces œuvres, en créant des expansions reprenant leurs personnages, leurs codes, leur syntaxe. Cependant, les fans « entendent aussi s'approprier la production de discours critiques sur leurs propres pratiques ». Ainsi les dispositifs actuels de la culture fan sont aussi le lieu de circulation de discours argumentatifs, portant tout à la fois sur les récits originels, sur leur réécriture fanique et sur la relation avec les analyses que les universitaires eux-mêmes en font.

- 11 Valentina Tirloni a choisi d'étudier l'argumentation à partir de la théorie du *storytelling* en politique. Le constat part de l'idée que dans le cadre contemporain, « il faut surtout savoir raconter une histoire légitimante du pouvoir, un récit capable de susciter l'adhésion non plus sur la base d'éléments argumentatifs rationnels, mais sur la base d'une cohérence narrative fondatrice », passant ainsi du *logos* au *pathos*. L'analyse proposée porte sur la naissance et le devenir du parti politique italien cinq étoiles, fondé par Beppe Grillo. A partir d'exemples extraits de la plateforme participative du mouvement, l'analyse montre comment les dispositifs mis en œuvre construisent un récit dont l'objectif est d'inclure le plus de citoyens possibles. Cependant, cette nouvelle façon de faire de la politique semble atteindre ses propres limites, comme le montre les conclusions de l'auteure.
- 12 Le travail de Nicolas Pelissier rappelle la fonction argumentative du journalisme, dont la tradition est très ancienne, en relation avec la représentation de l'éthos dans l'espace public. Cependant, l'argumentation semble mise à mal par les nouveaux médias apparus dans les deux dernières décennies, qui semblent plus reposer sur l'affirmation d'opinions que sur le débat (Twitter, blogosphère liée aux journaux numériques) ainsi que sur la domination d'un modèle favorisant la présentation factuelle marchandisée (journaux « gratuits », chaîne d'information en continu). Ce constat s'applique à ce que l'auteur nomme le « noyau dur » de la presse, alors que les marges voient le développement d'une pratique argumentative renouvelée. Celle-ci doit être cependant questionnée sur les fonctions qu'elle exerce dans l'espace de l'échange et dans ses relations avec le débat démocratique.
- 13 Le second axe, « Argumentation, récit et didactique » contient trois études dont l'objectif est d'analyser la façon dont se construit l'apprentissage de l'argumentation en milieu scolaire, ainsi que son usage dans les méthodes d'enseignement. L'article de Nicole Biagioli propose justement, dans un premier temps, une analyse historique de la place du récit et de l'argumentation dans le système scolaire français, où « le récit est la première pratique culturelle scolarisée à la maternelle » en étant étroitement associé à la socialisation. Ensuite, « la compétence argumentative orale et écrite [est] l'objectif de la fin de la scolarité obligatoire (Brevet des Collèges) et plus encore des études secondaires supérieures (Epreuve anticipée du baccalauréat de français) ». L'auteure fait cependant ressortir le fait que l'argumentation reste peu ou prou cantonnée aux disciplines littéraires, en particulier le français. Cette donnée expliquerait « la coupure culturelle entre les pratiques scolaires et les pratiques sociales du récit et de l'argumentation ».
- 14 L'article de Sylvain Doussot porte sur l'enseignement de l'histoire, une discipline où les liens entre récit et argumentation sont anciens dans la production du savoir. Cependant, « l'enseignement de l'histoire vise aussi bien à faire appréhender et maîtriser par les élèves des récits établis d'événements du passé, qu'à développer chez eux des capacités critiques et argumentatives fondées sur l'étude critique des traces du passé », un projet qui n'est pas évident à réaliser. La perspective narrative et argumentative de l'auteur souligne la place essentielle que peuvent jouer les témoignages dans le travail scolaire sur le passé. Les expériences pédagogiques exposées et analysées montrent l'intérêt d'arriver « à dépasser la linéarité d'un usage strictement causal des traces ». Le témoignage, intrinsèquement narratif, « constitue une porte d'entrée de l'expérience mémorielle partagée par tout individu, vers le travail formel et systématique de l'histoire ». Il rend ainsi « possible le jeu d'échelles

entre l'expérience de l'élève aujourd'hui, et l'expérience passée du témoin, par le biais de la mise au travail des interactions entre individu et société ».

- 15 Denise Orange Ravachol propose, « plutôt [...] que d'opposer récit et explication, [...] d'interroger, dans quelques problèmes des sciences de la nature et en comparaison de ce que font les scientifiques, les « mises en histoire » des élèves et leur évolution dans un contexte favorisant le développement d'argumentations (débat scientifique ou entretien) ». Ce propos est intéressant, car il étudie les réflexes narratifs « naturels » – dans le sens où ils sont inséparables de la culturelle initiale, du « bon sens » – pour montrer leurs limites quand il s'agit d'expliquer et de comprendre scientifiquement la complexité de certains phénomènes. En observant comment les élèves assument la prise en charge des observations en biologie et géologie, l'auteure montre leur tendance à produire de « petites histoires » explicatives. Dans le cadre des disciplines décrites, le récit semble ainsi jouer le rôle insatisfaisant d'un proto-discours scientifique, incapable de rendre entièrement compte de la complexité des phénomènes, car trop prisonnier de la chronologie et des logiques causales linéaires. L'article indique sur ce point que cette forme de raisonner, qui lie récit et argumentation, doit être dépassée. L'objectif d'une formation scientifique doit ainsi permettre aux élèves de s'approprier des modes de pensée nouveaux plus complexes – c'est-à-dire dépassant les formes narratives de l'expérience commune – en particulier « les raisonnements systémiques et des formes explicatives du temps plus élaborées que la chronologie ».
- 16 Le dernier axe regroupe les travaux autour de « Fictions narratives et argumentation ». L'article d'Alessandro Leiduan revisite de façon critique les positions d'Umberto Eco sur les théories du complot, les fausses nouvelles ou toutes les croyances aberrantes, un thème dont il a fait l'argument de *Numéro zéro* et qui parcourt la quasi-totalité de son œuvre romanesque. Selon Eco, « la société actuelle serait atteinte d'un état d'aliénation imaginaire induit par la fiction », ce qui le conduit à faire l'apologie de l'invraisemblance fictionnelle, car on ne risque pas de la prendre pour la réalité. Sans reprendre l'exemple de Don Quichotte, séduit par la plus invraisemblable littérature de son temps, Alessandro Leiduan nuance, critique et revisite ce postulat. Il indique en particulier que les fictions invraisemblables peuvent à leur tour contaminer, voire valider le storytelling conspirationniste le plus invraisemblable. Ainsi, le rôle de la littérature doit être différent car « dans notre tradition culturelle, [elle est] l'un des lieux principaux de problématisation des croyances éthiques, esthétiques, politiques et religieuses. Loin de corrompre la perception sociale de la réalité, la fiction peut servir à mettre à l'épreuve les normes d'ordre éthique, politique, esthétique et religieux qui régissent la vie sociale ».
- 17 Les deux articles suivant s'intéressent à l'œuvre cinématographique de Jean-Luc Godard et la place qu'y occupent le récit et l'argumentation. Pierre Yves Quiviguer, à partir d'un corpus d'œuvres réalisées entre 1983 et 2014, discute la place du récit chez Godard à la lumière d'enjeux théologiques. Il défend la thèse selon laquelle la création du cinéaste serait sous-tendue par cinq *solae* : *sola scriptura* (les Écritures seulement), *sola fide* (la foi seulement), *sola gratia* (la grâce seule), *solus Christus* (seul le Christ), *solus Deo gloria* (à Dieu seul la gloire). Il propose ainsi de « chercher des traces de chacune de ces cinq orientations théologiques du protestantisme dans la construction du récit godardien ».

- 18 L'article d'Elsa Grasso étudie « les relations à l'œuvre, dans *Le Mépris*, entre les multiples modalités du récit et la question de la vérité ». Godard lui-même a donné une image de simplicité pour cette œuvre en rappelant que dans « le cinéma comme dans la vie, il n'y a rien de secret, rien à élucider, il n'y a qu'à vivre – et à filmer ». On retrouve là un postulat de la nouvelle vague, qui semble renoncer aux causalités narratives. Deleuze y a vu un « cinéma moderne », en tant qu'il met en évidence « de nouveaux rapports avec la pensée », où la vision remplace l'action. Elsa Grasso rappelle cependant que l'ensemble est sous-tendu par un motif antique (un soubassement narratif ?), celui du destin tragique, mais il n'est pas narrativisé au sens classique, « hollywoodien » du terme. L'argumentation et le narratif sont remplacés par « la mise en scène des états immobiles, où se dit l'impossibilité de trouver un secret véritable derrière des apparences, parce qu'il n'y a que de la surface brillante, pleinement réelle ».
- 19 En finale, et certainement en guise de conclusion érudite (et de clin d'œil), Ugo Bellagamba propose un texte qui a transformé des impératifs universitaires de délai et de remise d'article en une expérience originale. Sa contribution constitue un véritable retour aux sources, une illustration par l'exemple, aux temps où le récit était le support privilégié de la transmission du savoir. Il propose en effet, sous forme de dialogue socratique allégorique, une confrontation entre l'Histoire et l'Uchronie, afin de répondre, sur le mode narratif, à la question « Le récit uchronique offre-t-il une argumentation sur l'Histoire ? ».
- 20 Pour terminer, la partie varia de ce numéro est dans la droite ligne du travail de divulgation d'articles originaux sur des problématiques émergentes ou des relectures critiques de théories établies, que les *Cahiers de narratologie* ont toujours favorisées. Les deux premiers articles proposent, chacun à leur façon, de revisiter la notion de métalepse, ce franchissement ou ce brouillage de frontières entre texte, métatexte et monde « réel ». La contribution de Bertand Dauneu reprend les théories genettiennes sur la métalepse et avance la notion nouvelle de métalepse du lecteur, qu'il définit comme l'intrusion et la contamination du texte fictif par un métadiscours, dont le résultat est « une confusion entre le monde fictif du texte et le monde réel du lecteur identique à celle qui s'opère dans toute lecture ».
- 21 L'article de Sara Calderón illustre parfaitement les effets des métalepses du lecteur et de l'auteur dans la création des fictions dépassant la postmodernité. A ce titre, l'œuvre de l'écrivain mexicain Jorge Volpi met en place de nombreux jeux narratifs métaleptiques. L'auteure remarque que « beaucoup de ses romans intègrent un personnage-narrateur modelé sur l'image de l'auteur ». Cette porosité suggère au lecteur averti – celui qui connaît l'ensemble de l'œuvre – « une construction presque sérielle qui aboutit lors de la lecture consécutive des romans à la mise en place d'une sorte d'entité transnarrative ». Il est intéressant de noter que les usages de la métalepse ne sont pas purement formels, ironiques ou déconstructeurs, ce à quoi tendrait à les réduire une simple étude formelle ou une nomenclature. L'auteure fait en effet remarquer que l'ensemble métaleptique « se constitue autant en sorte de personnage-narrateur intertextuel qu'en régularité narrative, jetant des ponts entre les romans ». Elle conditionne ainsi l'activité du lecteur « capable de l'actualiser et se situe à la source de nombreux questionnements du point de vue de la catégorisation critique, son étude remettant en cause certains des outils d'analyse les plus établis ». On trouve ici énoncée une remarque d'une grande justesse, fondamentale dans la construction de la théorie critique contemporaine, qui ne peut plus se contenter de décrire les œuvres de

l'extérieur, mais qui se trouve à son tour mise à l'épreuve dans les créations narratives les plus contemporaines.

- 22 Dans le dernier article, en revisitant en profondeur et de façon critique la théorie genettienne, Raphaël Baroni s'interroge sur « les fonctions de la focalisation et du point de vue dans la dynamique de l'intrigue », en particulier en associant différents régimes de focalisation à des effets tels que le suspense ou la curiosité. Séparant clairement le point de vue et la focalisation, avec les éléments de savoir qu'elle implique, l'étude démontre tout l'intérêt de l'approche pour l'analyse de l'intrigue. Cet article fait partie d'un ouvrage intitulé *Les rouages de l'intrigue*, qui vient d'être publié aux éditions Slatkine, et qui fera l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de notre revue¹.

BIBLIOGRAPHY

Baroni, R. (2013) « La tension à travers les genres : enjeux éthiques et esthétiques du suspense », in *Storytelling et tension narrative*, M. Marti & N. Pelissier (dir.), Paris, L'Harmattan, p. 17-35.

Charaudeau P. (1998) « L'argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit », *Le français aujourd'hui* n°123, URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-argumentation-n-est-peut-etre,74.html>

Rowley A., D'Almeida F. (2009) *Et si on refaisait l'histoire ?* Paris, O. Jacob.

Salmon C. (2007) *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte.

Spranzi-Zuber M. (1998) « Le récit comme forme d'explication : science et histoire », *Littérature*, n°109, 1998. pp. 46-58.

NOTES

1. Voir : <https://www.slatkine.com/fr/slatkine-reprints-erudition/70192-book-07102808-9782051028080.html>

AUTHOR

MARC MARTI

Université Côte d'Azur, LIRCES, EA3159